

Philippe Alméras

Je suis le bouc
Céline et l'antisémitisme

E S S A I

DENOËL

Extrait de la publication

Je suis le bouc

DU MÊME AUTEUR

Les Catholiques français, La Table ronde, 1963

Les Idées de Céline, BLFC, rééd. Berg International, 1992

Céline entre haines et passion, Robert Laffont, 1994

Céline : Lettres des années noires, Berg International, 1994

Un Français nommé Pétain, Robert Laffont, 1995

Retours sur le siècle, Les Cahiers de Jalle, Boston, 1999

À paraître

Vichy-Londres-Paris, Albin Michel

Philippe Alméras
Je suis le bouc
Céline et l'antisémitisme

E S S A I

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2000, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25072-5
B 25072-6

Introduction

Le nom de Céline est maintenant soudé à l'antisémitisme. L'auteur des *Bagatelles pour un massacre* apparaît même comme le grand antisémite de notre littérature. « Je suis le bouc », écrit-il après guerre, voulant dire par là qu'on le charge des péchés de l'époque. Léon Daudet, Jean Giraudoux, Drieu La Rochelle sont morts, Robert Denoël a été assassiné, Brasillach, Georges Suarez fusillés, d'autres comme Bernanos, d'Astier, Jouhandeau (l'échantillon est volontairement hétéroclite) ont réussi leur reconversion. Lui, protégé physiquement par l'exil, est la cible du moment. Lire les reportages au Danemark : c'est toujours à ce sujet qu'on l'interpelle. Les articles qui le mentionnent sont rares et ils ne parlent que de cela. Les échos visent l'antijuif : on s'amuse de voir celui-ci écrire à un journaliste de la radio, Gillois, dont il ne sait pas le vrai nom, Diamant-Berger. L'interdiction de publication des livres et des lettres publiques écrits entre 1937 et 1944

voulue par lui et ses héritiers ne fait que renforcer le label.

D'autant que les contemporains révisent cette histoire-là comme l'autre : on sépare les « romans » des « pamphlets », on décide qu'ils sont de nature toute différente, ce qui invite à voir dans le passage des uns aux autres un changement (une démission, une chute) qui entraîne à distinguer entre l'auteur des premiers et celui des seconds.

Ces arrangements ont tenu une vingtaine d'années. Le succès de *D'un château l'autre* avait déjà été l'occasion d'un réexamen, la mort de l'auteur (1961) a été celle d'un inventaire. On retrouvait le parcours de l'écrivain sur le triple plan biographique, stylistique et idéologique. Cela se faisait sous la contrainte d'une double censure, celle de l'opinion et celle des ayants droit qui se conjugaient pour occulter les textes antisémites qu'ils soient privés ou publics, publiés ou inédits.

Cependant dès le milieu des années soixante quelques-uns se persuadaient que le racisme antisémite de l'auteur des « pamphlets » ne datait ni de 36, ni de 34 et cela les amenait à supposer qu'il avait précédé la rédaction du premier « roman » largement lu « à gauche ». Il leur fallait attendre les années quatre-vingt pour le dire (le publier).

Rien n'empêche aujourd'hui d'effacer les derniers repeints et de retrouver les parties occultées du vaste

tableau dans lequel s'insère l'œuvre de Céline. On voit alors que non seulement les « idées de Céline » sont très anciennes mais qu'elles coïncident aussi très largement avec celles du temps. Celui qui reprend en 1937 nombre d'arguments utilisés avant lui ou par d'autres partage aussi avec le siècle sinon le racisme biologique qui reste le fait d'un petit nombre mais l'antisémitisme qui a fleuri au temps de sa première jeunesse pour se perpétuer jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

1.

Le temps des antis

On a collé le label de « Belle Époque » à la période qui précède la Première Guerre mondiale, celle des années de formation du jeune Céline. Le terme, né dans les tranchées, s'est consolidé pendant l'interminable crise de l'entre-deux-guerres lorsqu'on se souvenait des délices d'avant-guerre avec un franc en or et des perspectives d'avenir illimitées. Tout ce bonheur est parti en obus, l'énorme capital matériel et humain a été utilisé pour blesser, tuer et mutiler des millions d'hommes dans une Europe dont la fortune et la puissance traversent l'Atlantique.

Céline épouse ces regrets lorsqu'il fait naître le siècle de tous les optimismes dans la galerie des Machines de l'Exposition. C'est sa manière de dire que commence alors l'âge de fer.

Pourtant *Mort à crédit* n'oublie pas la misère crapoteuse des laborieux auxquels le narrateur s'intègre en

assimilant sa condition d'alors à celle des « grouillots ». Il suffira toujours à Céline pour se sentir pauvre de comparer son sort à celui des « vrais riches » au service desquels on l'a voué par le commerce de luxe. L'écart est d'autant plus sensible entre maîtres et serviteurs et entre fournisseurs et clients que l'imbrication des classes est plus grande dans le Paris d'alors où riches et pauvres logent dans les mêmes quartiers et cohabitent dans les mêmes maisons d'une façon bien plus intime qu'aujourd'hui. La révolte anarchiste naît d'ailleurs du contraste insupportable entre le faste à livrées du bel étage et le dénuement des chambres de bonnes. Or l'époque est violente, on se bat pour un rien, l'armée ou la police n'hésitent pas à charger ouvriers ou manifestants. Le « terrorisme » des poseurs de bombes se combine dans les imaginations douillettes à la menace « apache » des détrousseurs de rue et des cambrioleurs de rentiers. Il est courant de sortir armé le soir.

Les reconstructions filmées d'une « Belle Époque » aux beaux uniformes et gentils adultères qui combinent grands sentiments et parties fines ont fait oublier ces mœurs brutales. « Ferme tes jolis yeux car la vie n'est qu'un rê-ê-ve! », le Céline âgé qui travaille à un énième projet d'adaptation à l'écran du *Voyage au bout de la nuit* se remémore ces sucreries avec ironie. Et sans doute une part de regrets car il n'a jamais tout à fait quitté ce temps-là qu'il revisite dans ses premiers

« romans ». Cette matière épuisée, il est curieux de voir comment il y ramène ce qui suit. Il transforme par exemple son arrestation par la police de Copenhague en décembre 1945 en épisode feuilletonesque façon 1900 : « arrestation burlo-comique ! par les toits ! Cavalcade entre les cheminées !... fort commando de flics revolvers au poing !... » (*D'un château l'autre*). Le dialogue à travers la porte avec la police prise pour les « vengeurs » se transforme en image pour *Le Petit Journal*, une arrestation de « monte-en-l'air » ou de « rats d'hôtel » par la police de M. Lépine. Cela devient tellement « vrai » que les rédacteurs de *l'Encyclopédie danoise* prennent au pied de la lettre cette fiction parisienne et que dans les années quatre-vingt les occupants des lieux racontaient encore la transposition célinienne qui superposait des toits haussmanniens aux toits de Copenhague qu'ils avaient sous les yeux et où ni poursuivants ni poursuivis n'auraient pu se tenir ni encore moins cavalcader.

La fiction célinienne l'emporte sur les faits attestés par les rapports de police et les comptes rendus de journaux.

La Belle Époque des guerres civiles

Il se produit quelque chose de similaire dans le domaine des idées. Mais en sens inverse : Céline, sym-

bole de la modernité littéraire, charrie jusqu'à nous les passions du début du siècle. On a oublié que la « Belle Époque » a été celle de toutes les polémiques et d'affrontements dont nous avons perdu l'idée. En fait, pendant trente ans la France a flirté avec la guerre civile. Haine, suspicion et mépris traversent la vie publique, le conflit entre ceux qui croient au ciel et ceux qui n'en veulent plus se poursuit à travers une presse pléthorique et débridée. On se bat à l'épée, au pistolet, « sur le pré » et dans la rue, à l'épée, à la canne, au gourdin. Lors des expulsions de congréganistes, la police du préfet Andrieux, le père d'Aragon, agit sans douceur et lors des Inventaires les sergents de ville de Lépine forcent les portes des églises et fracturent les tabernacles. Manifestant sur les marches de Saint-Pierre-du-Gros-Cailloü, un jeune homme du quartier est suffisamment malmené pour mourir de ses blessures. En Lozère, les gendarmes chargent sabre au clair Il y a des morts dans le Nord.

Née dans la déroute de Sedan, la République n'est toujours pas définitivement établie et elle se bat pour exister. Dès qu'il a eu la parole, le pays a voté contre ceux qui s'étaient emparés du pouvoir. Il leur a préféré les monarchistes partisans de la paix. Si des complications dynastiques n'avaient multiplié les candidatures et si M. Thiers n'avait pas fait traîner le processus, un autre Bourbon réintégrait les Tuileries reconstruites. Dans cette attente, les grands-bourgeois aristocratisés

et les aristocrates embourgeoisés de l'« Ordre moral » ont dû se satisfaire du statu quo. Le mot « république » n'apparaît qu'en 1875 et incidemment, dans un débat sur l'organisation des pouvoirs. Mais une fois l'inscription au fronton, reste à construire l'édifice et vingt-cinq ans après ce n'est toujours pas terminé. Il n'y a toujours pas de Constitution mais des lois organiques avec ce que cela a de précaire. Chaque secousse interne et externe, chaque scandale (Panama), chaque élection législative remet en cause le régime. En 1899, le putsch conduit par Déroulède au moment des obsèques de Félix Faure a ses chances. Ses funérailles à lui attireront les mêmes foules que celles de Victor Hugo. Auparavant, il y a eu le « brave général Boulanger » et l'Affaire, surtout l'Affaire, qui dure vingt ans et met aux prises les familles, les corporations et les classes.

Or, replacée dans ce contexte, l'Affaire n'est qu'une péripétie de la guerre religieuse déclenchée en 1880 à l'initiative des républicains qui profitent de leur succès électoral sur l'Ordre moral pour faire payer leur monarchisme aux conservateurs catholiques. L'armée étant intouchable, l'élément faible de la coalition antirépublicaine est l'Église et, dans l'Église, les congrégations tolérées depuis Napoléon mais jamais formellement autorisées. Grand lecteur de Michelet comme ceux de sa génération, Gambetta a lancé dès 1877 son mot d'ordre fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. »

Trois ans plus tard, Ferry et Freycinet, ses compa-

gnons et disciples, l'appliquent en expulsant par décrets les Jésuites et les congrégations non autorisées qui se solidarisent avec eux. Jusque-là, le Concordat de Napoléon avait ménagé une cohabitation où l'État, nommant les évêques, contrôlait un clergé lui-même très attaché aux libertés gallicanes. Si en 1830 l'archevêché avait été mis à sac, en 1848 l'Église bénissait la République : l'incompatibilité entre le régime et l'Église n'était donc pas de nature et l'anticléricalisme n'avait rien de fatal.

Le pays est massivement catholique, chaque village a son desservant et ce clergé rémunéré par l'État comme dans l'Alsace-Lorraine d'aujourd'hui, les « réguliers » (moines, congréganistes) ont regagné le terrain perdu sous la Révolution, ils ont repris leur place dans les écoles et dans les hôpitaux. Il y a cinquante-cinq mille prêtres séculiers pour trente-six mille communes, cent vingt mille religieuses, institutrices, gardes-malades, auxiliaires des prisons, gérantes d'hospices. S'est ainsi reconstituée une fortune de mainmorte que l'on estime à un milliard, chiffre qui paraît énorme comparé à un budget annuel de l'État de trois ou quatre milliards. Que pèsent les loges en regard ? Les républicains se sentent aussi opprimés par l'« Infâme » que les philosophes du temps de Voltaire. Le travail est à recommencer : « La Révolution est un bloc », dit Clemenceau, ce radical qui ne badine pas avec la Patrie, la Propriété et l'émeute ouvrière ; il ne veut surtout pas

en soustraire la lutte contre l'obscurantisme. Pour exister, il faut que l'État soit laïque. Voulant construire le Reich né à Versailles, Bismarck a mené le même combat contre le même ennemi : contrôles scolaires, expulsion des jésuites, emprisonnements d'évêques. Cela s'est appelé le *Kulturkampf* (combat culturel) et a produit au-delà de nombreux troubles deux tentatives d'assassinat contre le ministre et contre son empereur.

Or l'apaisement se fait en Allemagne l'année même où le conflit démarre en France.

Choc en retour : l'antisémitisme

Six ans après un journaliste à peu près inconnu, auteur d'un ouvrage sur le vieux Paris couronné par l'Académie française, sort un gros pavé en deux tomes qui prétend apporter la réponse aux interrogations angoissées des catholiques : pourquoi ces agressions, pourquoi, surtout, cette défection des électeurs ? C'est parce que, répond Édouard Drumont, derrière les ministres protestants et/ou francs-maçons, tous républicains de progrès, se cachent les Juifs qui inspirent le travail de déchristianisation.

Drumont reprend à sa façon la tradition des antisémites français, en général de gauche, les Toussenel, les Chirac et autres socialisants qui dénoncent la puissance de l'Or juif. Son originalité est d'affirmer son

catholicisme (il s'est converti) et son monarchisme. Il reprend la thèse selon laquelle la Révolution a été conduite à partir des loges et il la renouvelle en donnant le rôle principal aux Juifs arrivés d'Allemagne (le pays de l'ennemi!) qu'il voit s'enrichir prodigieusement sur les malheurs publics¹. Gambetta, assure Drumont, est non seulement l'instrument des Juifs, il était lui-même juif et même juif allemand, sa famille n'ayant fait que transiter par Gênes avant de se fixer à Cahors où le jeune Gambetta a opté à vingt ans pour la nationalité française. Crémieux, son collègue au gouvernement de la Défense nationale qui a donné la nationalité française aux seuls Juifs d'Algérie, l'était aussi comme Naquet, qui avait rétabli le divorce conforme à la loi mosaïque.

Telle est la clé que propose *La France juive* aux malheurs des catholiques. Elle leur fournit en même temps un espoir : si la discrimination dont ils font l'objet est le fait d'une minorité exogène, il suffira d'écarter celle-ci pour que le pays retrouve ses mœurs originelles et se consacre à la seule revanche. Or Drumont écrit son livre après l'échec du *Kulturkampf*, comme Céline écrira le sien après la chute de Blum ; ils vont tous deux dans le bon sens et ils peuvent espérer voir triompher leur thèse. Drumont voit sa victoire en 1890, soit dix ans

1. Une tradition venue jusqu'à nous fait naître la fortune des Rothschild du désastre de Waterloo.

tout rond après les décrets Ferry et quatre ans seulement après ses propres révélations.

Il a démontré l'« envahissement » en fournissant les noms, tous les noms dont le formidable index donne l'impression d'un fourmillement. *La France juive* forme ainsi le Gotha d'une communauté en fait très réduite. Mais qui veut prouver grossit les traits et les volumes, c'est l'enfance de l'art de convaincre.

Bernanos dit que la mort de sa femme libère Drumont et le décide à sortir son pavé. André Billy, qui a connu les contemporains, raconte pour sa part qu'avant de se décider à publier, l'auteur tombe à genoux¹.

Un énorme succès

Le livre tombe à pic, car le krach de l'Union générale, banque catholique qui plaçait les fonds de ses clients en Autriche-Hongrie catholique, vient de ruiner toute une classe de catholiques aisés ou riches et la rumeur incrimine les Rothschild. Après un silence qui menace de s'éterniser, l'article d'un confrère du *Figaro* attire l'attention sur le livre sorti à compte d'auteur chez un associé de Flammarion. Le bouche à oreille fait le reste et *La France juive*, reprise chez Flammarion, sera rééditée cent quatorze fois en un an. Soixante ans après

1. André Billy, *L'Époque 1900*, Tallandier, 1951.

on la lit encore : l'exemplaire que j'utilise date de 1939, l'année de *L'École des cadavres*. En soixante ans, il n'y a pas de solution de continuité.

Drumont a jugé utile de s'entraîner au tir chez Gastinne-Renette, l'armurier des grands duels du moment. Il sait qu'on lui demandera raison de ses imputations et de fait ce myope profond va beaucoup se battre. Le duel le plus scandaleux est celui qui le met aux prises avec Arthur Meyer, juif et directeur du *Gaulois*, catholique et monarchiste. Arthur Meyer s'étant emparé de la lame de son adversaire, l'incident fait scandale, ce qui contribue au lancement du livre. Le capitaine Crémieu-Foa envoie aussi des témoins à Drumont. Il veut pour sa part venger l'honneur des officiers juifs mis en question dans *La Libre Parole*, le journal que Drumont a fondé. L'un de ses témoins s'appelle Esterhazy, qu'on verra réapparaître un peu plus tard dans un tout autre rôle. L'adversaire le plus redoutable de Drumont reste Georges Clemenceau, qui a la réputation d'abattre son homme à tout coup.

Au moment des *Entretiens avec le professeur Y*, Céline calcule qu'un livre a vingt lecteurs en moyenne, à ce compte *La France juive* en aurait eu plus de dix millions dans une France de trente millions d'habitants ! Même si elle n'en avait eu que la moitié, ce serait déjà énorme et plus qu'un succès, c'est un phénomène de société : toute une partie du pays a cru à une

Philippe Alméras

•• Je suis le bouc

Universitaire et spécialiste de Céline, Philippe Alméras est l'auteur des *Idées de Céline* aux éditions Berg International.

L'antisémitisme de Louis-Ferdinand Céline ne naît pas en 1937, avec la publication de *Bagatelles pour un massacre*. Il s'enracine en profondeur dans la vie et dans la formation intellectuelle de l'écrivain. Telle

est la thèse de ce livre qui rompt avec

la vision indulgente d'un « coup de folie »

tardif de l'auteur de *Mort à crédit*.

Explorant de nombreuses manifestations

de l'antisémitisme populaire et littéraire

en France, de l'affaire Dreyfus à l'Occupation,

Philippe Alméras reconstitue le bain culturel

dans lequel se forment les valeurs céliniennes. À travers

les rencontres, les influences et les amitiés de l'écrivain,

de Léon Daudet à Élie Faure, il explore les

circonstances précises dans lesquelles ont émergé les

pamphlets. Il s'interroge enfin sur l'étrange

aveuglement des grands lecteurs de son œuvre,

Aragon et Sartre entre autres.

Réponse très documentée aux céliniens qui militent

pour un Céline non raciste, cet essai est aussi un

voyage aux sources d'une certaine culture française.

DENOËL

B 25072.6  09.00
ISBN 2.207.25072.5
125 FF TTC

9  782207 250723